

HENRIETTE CHARBONNEAU

## **La danse devant l'autel**

(Préface à Bernard Charbonneau

*Bien aimer sa maman*, éd. posthume, 2006)

Dans *Comment ne pas penser*, Bernard Charbonneau s'en prenait au mal de la pensée qui tourmente l'individu moderne. Dans *Bien aimer sa maman*, il s'attaque directement à son adversaire de toujours : la Société dans laquelle nous sommes immergés. Comment pourrions-nous la voir ? La distinguer pour nous en distinguer ? L'individu qui tente de la regarder en face sait qu'il risque d'être foudroyé. Cette Gorgone, sûre de son pouvoir, ignore le minuscule mortel qui prétend l'affronter avec pour seules armes sa pensée et sa parole. Alors, « au paroxysme du sérieux », il danse devant l'autel, il fait le bouffon, ce pauvre diable, il nargue « la mère des hommes et des dieux : la Grande Mère » qui fut, qui est et qui sera toujours tant que subsistera l'Humanité (1).

Celle que, depuis l'apparition de l'homme et jusqu'aux temps modernes, on adorait parce qu'on la redoutait, a changé de visage : la Nature est devenue la seconde Nature qui nous a permis de nous émanciper de la première. Désormais, l'homme se croit libre, autocréateur... alors qu'il n'est qu'un fragile bébé, nourri, dorloté, surveillé, fessé pour son bien, par maman qui s'occupe de tout et pourra bientôt se passer de cet encombrant de papa pour faire des bébés, le plus de bébés possible, car sa survie est à ce prix. Il lui faut enfanter et tuer sans cesse sa progéniture, comme Cronos qui dévorait ses enfants. Un de perdu, dix de retrouvés.

Ce vieux mythe nous rappelle que l'humanité, c'est-à-dire l'homme que nous sommes, est « *d'un âge immense* » (Jung), dépendant pour le meilleur et pour le pire de cette Grande Mère, dont notre société n'est qu'un avatar. Dans la guerre totale « cette mégère hystérique barbouillée de sang devrait nous enseigner que la Société comme la Nature nous donne la vie en nous donnant la mort. Cette seconde mère à qui nous devons le jour est une de ces puissances aveugles qui rendent à la Terre le fruit qu'elles en tirent » (« Maman et son bébé », s. 3).

Mère et marâtre, comme la Nature, qui nous l'a brutalement rappelé avec le tsunami du 26 décembre 2004. La seconde Nature prétend avoir vaincu la première au point qu'elle aurait besoin d'être « protégée ». Mais c'est toujours l'homme qui en a besoin. La Nature le menaçait de la peste, la seconde Nature le menace de l'atome (2). Nous ne courons plus de risques d'être dévorés par les puces dans les auberges et les maisons, nous en aurons dans les poches ou même sous la peau grâce à l'électronique de la seconde Nature. Les premières nous empêchaient de dormir, celles-ci nous empêcheront de nous réveiller. L'homme informatisé, robotisé, replongera à jamais dans le sein maternel. « *Qu'il fait bon s'y endormir... fermer les yeux, se boucher les oreilles, renoncer à sa liberté* » (cf. chap. 1).

Dans *Bien aimer sa maman*, Bernard Charbonneau s'en prend à la Société où il vit, celle du XX<sup>e</sup> siècle, âge classique des guerres et de la politique, du Développement technoscientifique, de la Culture, de la mode. La Grande Mère est féconde en événements (la guerre totale, Mai 68, la chute du mur, etc.) comme en structures à la fois changeantes et indestructibles: l'État, l'Économie, la Science, la Culture... Sous tous les déguisements de maman, le lecteur de *L'État*, de *Je fus* et du *Jardin de Babylone* retrouvera les thèmes familiers de Bernard Charbonneau. Sans doute

avait-il besoin, après tant de gravité et de tragique, de rire et de faire rire de la Puissance invisible et omniprésente, de même que Nabokov, hanté par la haine du tyran qu'il rêve d'exterminer, s'aperçoit qu'il n'y a qu'un moyen : le tuer en soi par le rire (3). Le roi est nu...

Avec quelle vivacité souvent égrillarde, toujours jubilatoire, Bernard Charbonneau déshabille maman ! Elle n'est pas ce qu'elle paraît, elle n'est pas ce qu'elle dit. C'est une femme très charnelle, à la fois coquette et frigide, que cet imbécile de Papa s'obstine à traiter en amante, alors qu'elle n'est qu'un sein maternel inépuisable. Mais il faut bien émoustiller Papa pour se faire engrosser, « *en attendant qu'un jour, sa Science aidant, elle fabrique elle-même son bébé. Alors elle pourra flanquer ce gros frelon de Papa à la porte* (4) ».

Le sacré appelle le sacrilège et il n'en est pas de pire que le rire. Mais Maman est aveugle et sourde. Le rire n'ébranlera pas les colonnes du temple sinon celles qui sont dans la tête de l'individu appelé à la liberté. C'est à lui que s'adresse Bernard Charbonneau, comme dans tous ses livres. Alors, dans la conclusion « Au revoir Maman » le ton change du tout au tout.

Fils de la nature et de la société, l'homme ne peut renier sa mère. Il sait que la liberté humaine prend corps dans son contraire, mais qu'il est appelé à s'émanciper de la seconde nature comme il s'est émancipé de la première. Or, « *à l'âge de l'atome et de la génétique le temps presse* ».

« *Serons-nous des hommes ou des avortons* (5)? »

C'est sur cette question *ad hominem* que Bernard Charbonneau abandonne son lecteur.

Henriette Charbonneau, janvier 2005

*Notes*

1. L'anthropologue-psychologue C. G. Jung place au cœur de son analyse de l'inconscient collectif la Grande Mère, « à la fois consolante, bénéfique et castratrice, dévorante ». Convergence entre Jung et Bernard Charbonneau, ou influence ? Les deux sans doute. « *Cosmique ou sociale, la vraie puissance est anonyme* » (cf. chap. 1).
2. « Soliloque d'un fils prodigue » (cf. chap. 1).
3. V. Nabokov, *L'Extermination des tyrans*, analysé par Bernard Charbonneau dans *Une seconde nature II* (inédit) [sera édité en 2012 au Sang de la terre].
4. « Soliloque d'un fils prodigue » (cf. chap. 1).
5. *Ibid.* « Au revoir Maman ».

Bernard Charbonneau, *Bien aimer sa maman.*

Opales, Pessac, 2006

*La Grande Mue*, janvier 2024

lagrandemue.wordpress.com